



HAL
open science

epistemology and pragmatic

Jean Rakotomalala

► **To cite this version:**

| Jean Rakotomalala. epistemology and pragmatic. 2016. hal-01354957v1

HAL Id: hal-01354957

<https://hal.science/hal-01354957v1>

Preprint submitted on 21 Aug 2016 (v1), last revised 27 Sep 2016 (v2)

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

Résumé :

On ne peut plus accepter aujourd'hui de considérer la pragmatique comme un territoire de la linguistique, à côté de la sémantique et de la syntaxe ; la généralisation de la performativité à tous les énoncés entraîne que la syntaxe et la sémantique sont guidées par des buts pragmatiques. Notre propos est d'illustrer cette thèse par le rapport entre mode indicatif et mode subjonctif comme deux mensurations différentes du temps qui assure au niveau épistémologique le principe d'empirisme à la pragmatique.

Mots clés : indicatif, subjonctif, temporalité ouverte, temporalité close, illocutoire.

Summary:

It's not acceptable nowadays to consider pragmatic as a territory of linguistic by side semantic and syntax; the generalization of performativity to all statements trains that syntax and semantic are guided by pragmatics aims. Or intention is to illustrate this thesis by the connection of indicative and subjunctive mode as two different mensuration of time which ensures at the epistemological level the empiricism's principle to the pragmatic.

Key words: indicative, subjunctive, open temporality, closed temporality, illocutionary

ÉPISTÉMOLOGIE ET PRAGMATIQUE

Le problème de la pragmatique au stade où elle se trouve actuellement est de se prémunir de la tentation de franchir le domaine purement linguistique au profit d'une référence mondaine. L'inconvénient de ce franchissement est la confusion entre acte de langage et acte physique ; c'est-à-dire que du point de vue de l'épistémologie, la théorie contrevient au principe de la non contradiction, ou encore, la théorie ne respecte pas l'exigence d'exhaustivité. Par ailleurs, le franchissement entraîne, dans les deux cas, une complication inutile dans l'analyse.

Commençons par projeter un regard sur le franchissement en tant que confusion. Le critère qui va nous permettre de décider s'il y a ou non franchissement est un point de vue épistémologique qui consiste à dire que dans le langage, il n'y a que du langage en dépit du fait que le sens linguistique a pour mission de renvoyer à une référence mondaine.

On peut appeler ce critère épistémologique : thèse de l'autonomie linguistique. Cette thèse est exprimée de diverses manières par les auteurs. Mais en tout cas, c'est un refus de considérer le langage comme une tautologie du réel. Chez Ernst CASSIRER, il s'agit d'affirmer que le langage est une contribution à la construction du monde des objets. (CASSIRER, 1969). Pour Jean PETITOT, l'autonomie linguistique prend appui sur le signe Janus de SAUSSURE et

revient à privilégier le rapport entre signifiant et signifié au détriment de la relation entre signifiant et référent :

Le signifiant vient de l'autre, inaccessible au sujet, il opère en lui comme un affect en transformant les objets en valeur signifiantes, c'est-à-dire en objet de désir déclenchant des programmes (des actions) de conjonctions réalisantes d'être ; il n'a pas pour fonction de codes de significations de nature conceptuelle subsumant des référents, mais au contraire de se matérialiser en marque distinctive sélectionnant les objets comme valeurs signifiantes. (PETITOT, 1981, p. 32)

Dire que le « signifiant » vient de l'autre, c'est affirmer le caractère absolument arbitraire du langage et en même temps attester que l'efficacité de la parole provient du fait que le langage est social. Autrement dit, le langage privilégie le rapport interlocutif au détriment du rapport au monde. C'est ce que confirme LAFONT en ces termes :

Pour autant que nous avançons à l'intérieur du langage, nous ne connaîtrions jamais que lui et n'atteindrons pas une réalité objective, devant laquelle il s'établit en même temps qu'il en pose l'existence. Nous demeurons pris au spectacle linguistique. (LAFONT, 1978, p. 15)

Quand il est dit que le « signifiant » déclenche pour le sujet (d'énonciation) des *programmes de conjonctions réalisantes d'être*, il est stipulé tout simplement que le référent n'est qu'un simulacre et que le fonctionnement du langage est un système de renvois de signe à signes comme le précise la sémiotique triadique de PEIRCE dans l'analyse du *representamen* :

« Un signe ou *representamen* est un Premier qui se rapporte à un Second appelé son objet, dans une relation triadique telle qu'il a la capacité de déterminer un Troisième appelé son interprétant, lequel assume la même relation triadique à son objet que le signe avec ce même objet ... Le troisième doit certes entretenir cette relation et pouvoir par conséquent déterminer son propre troisième ; mais, outre, cela, il doit avoir une seconde relation triadique dans laquelle le *representamen*, ou plutôt la relation du *representamen* avec son objet, soit son propre objet, et doit pouvoir déterminer un troisième à cette relation. Tout ceci doit également être vrai des troisièmes du troisième et ainsi de suite indéfiniment... » (2.274) (PEIRCE, 1978, p. 147)

On reproche toujours aux textes de PEIRCE d'être difficiles à lire à cause d'une terminologie fluctuante, cela est peut-être vrai ; mais il paraît que la raison de cette difficulté réside dans la rupture épistémologique de sa conception du signe. Cette rupture tient au fait que l'on ne peut pas concilier la conception du signe dyadique à celle du signe triadique.

Joëlle RHÉTHORÉ, en faisant recours à un protocole mathématique démontre le caractère nécessaire de la triadicité du signe :

En substance, la démonstration du caractère nécessaire de la triadicité est la suivante : on ne peut penser le nombre « un » sans concevoir en même temps sa limite (appelons-la « deux »). Or la conception du « un » et du « deux », comme deux entités séparées (l'unité et la dualité) implique un « troisième » d'une autre nature : un terme médiateur qui, en les pensant comme différents, les modifie. (RETHORE, 1980, p. 32)

On peut comprendre que la différence entre un signe dyadique et un signe triadique en termes de but. Le but des signes dyadiques est de représenter le monde. C'est la thèse du signe saussurien qui considère la combinaison du signifiant et du signifié constitue le signe, et le signe ainsi obtenu sert à désigner un objet du monde. Cette conception du signe est celle d'un dictionnaire. En revanche, le signe triadique a pour but l'action comme le prouve la théorie des interprétants qui engage dans un processus de renvois indéfinis. C'est en ce sens que la théorie du signe de PEIRCE est une anticipation de la pragmatique.

Précisons cette idée par un exemple. Un diamant renvoie à la rareté, puis à la cherté, puis à la pureté ; de ces propriétés, il renvoie au bijou, puis du bijou à la femme et ainsi de suite indéfiniment. Le fait nouveau que cet exemple permet de mettre en évidence est que ce soit un diamant réel, ou un diamant dans un discours, ou peint dans un tableau, il renvoie toujours à ce processus de renvoi. C'est cette indifférence ontologique qui nous permet de dire que dans le langage, il n'y a que du langage, ce qui revient à dire qu'une fois le monde versé dans un discours, la catégorie du réel s'évanouit comme une question inutile. (RAKOTOMALALA, [2004] 2015) C'est ce que nous confirme GREIMAS qui refuse de prendre le monde comme un référent ultime :

« Il suffit pour cela de considérer le monde extralinguistique non plus comme un référent « absolu » ; mais comme le lieu de la manifestation du sensible, susceptible de devenir la manifestation du sens humain, c'est-à-dire de la signification pour l'homme, de traiter en somme le référent comme un ensemble de systèmes sémiotiques plus ou moins explicites ». (GREIMAS A. J., 1970, p. 52)

Parmi la rupture épistémologique qu'implique la théorie des interprétants, à la lumière de ce passage de GREIMAS, on s'aperçoit que dire « manifestation du sens humain », c'est dire que le langage s'inscrit au cœur du rapport interlocutif et que de cette manière la pragmatique devient une étude de la modification de ce rapport interlocutif. C'est cela le langage en action qui se profile dans la sémiotique triadique et qui a permis à WITTGENSTEIN, l'aphorisme suivant :

(...), nous ne pouvons imaginer aucun objet en dehors de la possibilité de sa connexion avec d'autres objets » (2.0121) (WITTGENSTEIN, 1961, p. 30).

Très paradoxalement pourtant, une des conséquences majeures de la sémiotique triadique se trouve dans l'édifice saussurien qui, comme on le sait, soutient une conception dyadique du signe : l'affirmation que la langue est une forme et non une substance (SAUSSURE, 1982, p. 157) et, qu'en elle, il n'y a que des différences (p.166). La position du maître genevois est radicalisée chez HJELMSLEV en ces termes :

Le sens devient chaque fois substance d'une forme nouvelle et n'a d'autre existence possible que d'être substance d'une forme quelconque. (HJELMSLEV, 1968-1971, p. 70)

Toute intervention de la référence mondaine est alors un franchissement en ce qu'elle confond le domaine de la linguistique et le domaine du monde des objets. Ce franchissement est interdit tout simplement pour des raisons épistémologiques. Toute connaissance est une

analyse de la forme comme le souligne ironiquement la nouvelle de BALZAC (Sarrasine, 2005). HJELMSLEV de nouveau :

C'est pourquoi le sens lui-même est inaccessible à la connaissance, puisque la condition de toute connaissance est une analyse, de quelque nature qu'elle soit. Le sens ne peut donc être reconnu qu'à travers sa formation, sans laquelle il n'a pas d'existence scientifique. (HJELMSLEV, 1968-1971, pp. 98-99)

Ce qui revient à dire que, contrairement à notre habitude linguistique, la pragmatique est une science de la forme parce que l'énonciation est une formation du sens. pour métaphoriser, disons que ce qui permet de distinguer un lit d'une table, c'est leur forme et non leur substance. Qu'importe que le lit soit en bois de rose ou métallique, ou encore en palissandre, c'est sa forme qui est pertinente en ce qu'en elle s'inscrit un programme d'actions à partir du désir humain. La théorie de l'énonciation comme théorie de l'action est donc une théorie de la forme sous la perspective de la sémiotique triadique telle que cela se dessine clairement chez Robert LAFONT, avec son style propre :

L'hominisation de l'espèce commence lorsque l'individu se sert d'un objet pour en modifier un autre en vue d'une action que ce second assume : lorsque le chasseur modifie la forme d'un caillou pour en faire une arme contre un gibier éventuel. Éventuel : il faut bien dans l'opération de fabrication d'un instrument, qu'un troisième objet soit absent et remplacé par son image. La "certitude sensible" nécessaire au travail est prise en charge par la représentation. Un langage qui relaie le geste déictique est là pour épouser le mouvement de naissance de l'activité sémiotique. Le sens surgit. C'est ce sens que nous lisons quand nous interprétons comme instrument la modification non accidentelle d'un silex : le signe d'une activité qui opère dans l'absence de son objet. » (LAFONT, 1978, p. 19)

S'il est donc admis, à la suite de ces arguments, que le langage est une forme et non une substance, il est aussi tout à fait concevable que l'énonciation est une formation du sens par modification, non plus d'un caillou, mais du son ; pour renvoyer, non plus à un gibier, mais à des buts pragmatiques. Ce qui nous permet de conclure que les actes du langage se rattachent exclusivement à l'énonciation :

Interpréter un énoncé, c'est y lire une description de son énonciation. Autrement dit, le sens d'un énoncé est une certaine image de son énonciation, image qui n'est pas l'objet d'un acte d'assertion, d'affirmation, mais qui est, selon l'expression des philosophes anglais du langage, « montrée » : l'énoncé est vu comme attestant que son énonciation a tel ou tel caractère (au sens où un geste expressif, une mimique, sont compris comme montrant, attestant que leur auteur éprouve telle ou telle émotion). (DUCROT, 1980, p. 30)

Ce qui revient à dire que dans la sémiotique dyadique, il y a une conception cognitive du langage alors que dans la sémiotique triadique, c'est une conception instrumentaliste qui est privilégiée. Autrement dit, dans la première conception, le signe obéit à une longue tradition : être le signe de quelque chose d'autre qui lui est extérieur, comme si nous en avions seulement besoin pour suppléer une présence impossible ; tandis que dans la seconde, le

signe est un système de renvois au même titre que la forme d'un outil, nécessairement produit par un travail, renvoie aux actions que l'on peut accomplir par son moyen.

On peut aussi considérer comme une rupture épistémologique, dans la conception triadique, la radicalisation de l'arbitraire du signe. Rappelons pour mémoire que la définition du signe triadique implique non pas les êtres cardinaux mais les êtres ordinaux, non pas par *un* mais par *premier*. Voici ce qu'en dit justement David SAVAN :

N'importe quoi peut être isolé et considéré comme le premier terme d'une série. Ces termes diffèrent les uns des autres de toutes les manières possibles. Que disons-nous d'eux lorsque nous affirmons que chacun d'entre eux peut être premier ? Être premier, c'est être un nouveau commencement, une origine. (...). Le premier est libre et indéterminé. La catégorie de la Priméité est celle du commencement, de la nouveauté, de la liberté, de la possibilité et de l'indétermination. (SAVAN, 1980, p. 11)

Ce qui veut dire que le signe n'est pas seulement le signe verbal, mais que tout peut être signe à partir du moment où il peut déclencher une relation triadique. C'est cela que nous appelons radicalisation de l'arbitraire, et ce n'est que justice dans la mesure où la conception instrumentaliste du langage rend la catégorie du réel comme une question inutile, ce qui est privilégié, c'est le processus de renvoi. Plus précisément, une chose fait signe en tant que signification pour l'homme sur la base de la question du désir. Le propre du désir est que l'on ne peut désirer que ce que l'on ne possède pas encore. Pour caractériser le désir, nous allons dire qu'il se présente toujours sous la forme d'un « *ainsi mais pas encore* », une formule que nous avons déduite de la caractérisation du *dasein* chez HEIDEGGER :

Cet être-sous-la-main de l'inutilisable n'est pas encore purement et simplement privé de tout être-à-portée-de-la-main, l'outil *ainsi* sous-la-main n'est pas encore une chose qui surviendrait seulement quelque part. (HEIDEGGER, 1927, p. 73)

En définitive, quand nous disons qu'une fois le monde versé le langage, la catégorie du réel s'évanouit comme une question inutile, cela veut dire très exactement que le langage étale sur le même niveau, le réel et le possible ; un étalement que résume WITTGENSTEIN en cet aphorisme :

L'existence et l'inexistence des états de faits constituent la réalité. (L'existence d'états de choses nous la nommons aussi un fait positif ; leur inexistence un fait négatif) (2.06) (WITGENSTEIN, 1961, p. 33)

C'est une avancée majeure si l'on tient compte du fait que dans la sémiotique dyadique, l'arbitraire est un rapport avec le référent de telle sorte que le lien qui unit le signe et le référent n'est pas du tout nécessaire, par opposition au signe non arbitraire comme les onomatopées qui entretiennent une motivation par rapport à leur référent. En définitive, il n'y a pas dans le signe triadique, un arbitraire par rapport à la référence mondaine, mais seulement un arbitraire par ce que tout peut faire signe dans la mesure où le premier est absolument libre de susciter la catégorie du désir.

Par ailleurs, cette radicalisation de l'arbitraire du signe comme un premier absolument libre est confirmée par le dernier développement de la sémiotique gréimassienne par la voix de Marcel DANESI et Paul PERRON :

« Pour la sémiotique greimassienne, par exemple, la narrativité généralisée est considérée comme le principe organisateur de tout discours et les structures narratives comme constitutives du niveau profond du procès sémiotique. D'ailleurs, Petitot (1985) a soutenu de façon convaincante que les structures narratives sont vécues existentiellement par l'entremise de passions, d'idéologies, d'actions et de rêves et que de telles structures sémio-narratives, pour emprunter une phrase de Gilbert Durand (1963), peuvent être considérées comme « les structures anthropologiques de l'imaginaire ». (DANESI & PERRON, 2008)

En définitive, il est permis de comprendre de cette radicalisation de l'arbitraire que dans le langage, il n'y a que du langage qui se réalise dans le système de renvois de signe à signes. Dès lors, toute considération de la référence mondaine est un franchissement de la ligne de démarcation. En conséquence, le franchissement contrevient au principe de non contradiction.

Malheureusement ce franchissement existe. Il y a lieu de croire que nous avons établi de manière honorable que la conception instrumentale du langage a pour conséquence de mettre en dehors du langage la référence mondaine. La raison en est simple : la langue est une forme, et elle est une forme de lire le monde, une lecture qui prend naissance à partir d'un désir humain.

Ainsi, un ordre se lit sur la forme de l'énonciation et n'a d'autre existence possible que d'être lisible sur cette forme. Ce qui revient à dire que toute réaction du destinataire à un ordre – de quelque manière que ce soit – relève de la référence mondaine et n'atteste pas du tout de sa réalisation, mais seulement peut-être de sa félicité. Pourtant, nous lisons chez DUCROT :

Dire que c'est un ordre, c'est dire par exemple que son énonciation y est présentée comme possédant ce pouvoir exorbitant d'obliger quelqu'un à agir de telle ou telle façon ; dire que c'est une question, c'est dire que son énonciation est donnée comme capable par elle-même d'obliger quelqu'un à parler, et à choisir pour ce faire un des types de parole catalogués comme réponses. (DUCROT, 1980, p. 30)

Le deuxième problème épistémologique qui concerne la pragmatique est un défaut d'exhaustivité qui découle de la volonté de voir dans les actes de langage une obéissance morphosyntaxique et quand celle-ci échoue, deux solutions peuvent se présenter. Ou bien, on prend provisoirement congé de la question qui fâche pour pousser l'analyse sur les terrains favorables à la théorie. Ou bien, la question qui fâche est rejetée dans une autre catégorie qui n'est pas comprise dans l'approche théorique du départ.

La politique du renoncement comme faille de l'exhaustivité est une attitude qui consiste à se dire : puisqu'on ne peut pas tout tenir, il faut choisir. Dès lors, si l'on choisit la cohérence, on doit sacrifier une partie de la complétude et vice-versa ; si l'on choisit la rigueur formelle, il faut abandonner une partie de la signifiante.

C'est ainsi que des énoncés qui accomplissent irréfutablement des actes de langage au niveau de la signifiante, mais qui ne sont pas prises en charge par la rigueur de l'obédience morphosyntaxique de départ sont tout simplement abandonnés. C'est ce que fait RECANATI. Suite à la remarque de URMSON, on s'est aperçu que les énoncés constatifs dont des performatifs implicites qui peuvent être explicités par la réintroduction d'un verbe parenthétique dans la structure de surface. C'est de cette manière que *la terre est ronde* devient *j'affirme que la terre est ronde*.

Fort de cette découverte, la pragmatique a entrepris un mouvement de généralisation de la performativité à tous les énoncés et s'est également donné une simplicité en adoptant le concept d'« illocutoire » au détriment de la complexité de la distinction entre performatif primaire, performatif explicite et performatif implicite. Mais cette ingéniosité échoue à caractériser l'insulte et la flatterie. Dès lors, RECANATI applique le principe de renoncement :

(...) il y a des phrases dont l'énonciation dans un certain contexte revient à accomplir l'acte d'*insinuer* quelque chose, ou d'*insulter* quelqu'un, mais la nature des actes qu'accomplit leur énonciation ne peut être rendue explicite, à l'intérieur de ces énoncés, par un verbe performatif. (...) Ces exceptions ont certes leur intérêt, mais comme une discussion de ce point nous conduirait loin sans vraiment nous avancer, il est préférable que nous mettions tout cela entre parenthèses. (RECANATI, 1979, p. 131)

Pareil dilemme s'est posé à ANSCOMBRE, mais chez lui, au lieu de sacrifier l'exhaustivité, il a préféré faire une entorse à la cohérence en rejetant dans le perlocutoire les énoncés récalcitrants à l'illocutoire :

– Avec notre définition, seront illocutoires des actes comme l'ordre, la question, l'insulte, la permission, la promesse, la menace, l'adresse, etc., et perlocutoires des actes comme : embêter, humilier, flatter, réconforter, consoler, convaincre, etc. Même en se restreignant au seul univers discursif, on ne peut décrire la flatterie ou l'humiliation en termes de devoir, de responsabilité ou d'obligation : il n'y a pas de notion juridique attachée à de tels actes. (ANSCOMBRE, 1980, p. 67)

Nous pensons tout simplement que c'est une faille épistémologique de la théorie qui fait que chez RECANATI, l'insulte n'entre pas dans la contrevient à la cohérence du système alors que chez ANSCOMBRE, il y renvoie. Cependant, nous pouvons considérer ce conflit, provisoirement, comme mineur. Plus grave est la considération des actes comme « embêter », « humilier » ou « flatter » à titre de perlocutoire.

Le premier argument qui milite contre ce rejet relève à la fois de la cohérence et de la complétude en termes épistémologiques. Tout d'abord, le perlocutoire, de la même manière que nous avons rejeté l'intervention du destinataire dans la caractérisation de l'illocutoire, ne peut pas être un critère linguistique. C'est tout simplement un renvoi à la référence mondaine rejetée par toutes les théories que nous avons évoquées dans ce travail.

Ensuite, cette introduction du locutoire au sein de l'analyse soulève un problème insurmontable. Comment le linguiste va-t-il procéder pour étudier les impacts de la parole au niveau du destinataire, puisque certaines femmes sont indifférentes à la flatterie et d'autres y sont très sensibles.

Notre solution à ces problèmes de la référence mondaine est impliquée par les théories du signe analysées au début de ce travail, notamment celle de la sémiotique triadique. Mais nous allons leur donner une empreinte personnelle.

Pour éviter ce franchissement de confusion, nous proposons de revenir à un concept qui a cours en syntaxe : la proposition indépendante.

À proprement parler, la proposition indépendante est une décision heuristique, car tout propos est le propos d'un sujet qui peut apparaître ou non dans la structure de surface. Bien que ce ne soit l'usage de dire : *j'affirme que la terre est ronde*, l'habitude consiste à dire tout simplement *la terre est ronde* ; ce n'est pas une raison de statuer à l'existence d'une phrase ou d'une proposition indépendante.

La définition de la pragmatique comme rapport du signe à ses locuteurs milite en faveur de ce rejet. Pour notre part, nous pensons que tout propos, compte tenu de la généralisation de la performativité à tous les énoncés, prend naissance à partir d'un manque. Or il se trouve que la réalité est caractérisée par un manque et la logique narrative a pour mission de liquider ce manque en stipulant que le réel ne saurait pas être privilégié par rapport au possible.

Ce qui veut dire que tout énoncé se trouve dans une trame narrative pour être intelligible et réalise la conjonction du réel et possible. Cependant, il y a lieu de préciser que le possible n'est pas ce qui s'oppose au réel, il est ce qui lui diffère éternellement par affichage de la complétude. C'est-à-dire que l'homme qui parle est sous la pression du désir humain qu'il évoque sous la forme d'un ainsi mais pas encore.

Ainsi quand un individu traite un autre de « bête », il indique tout simplement que la réalité humaine de l'être ainsi insulté ne peut être complète que si on lui adjoigne le caractère d'une bête sans que l'énonciation ait le pouvoir de convertir l'individu en question en quelque bête que ce soit. Il en est de même pour la flatterie, dire à une femme que sa robe est jolie consiste à intégrer dans sa réalité cette composante qui ne peut appartenir qu'à la catégorie du possible. C'est ce mouvement qui noue et sépare en même temps le réel et le possible que nous allons illustrer dans ce que l'on pourrait appeler intelligibilité narrative.

Dans la mesure où la logique narrative fait naître le récit à partir d'un manque ; la caractéristique du manque est qu'il n'est pas encore. Cette évocation de la temporalité nous engage dans la mensuration du temps.

Il y a d'abord la temporalité ouverte qui avance en convertissant le futur en passé. C'est le temps de notre vécu au premier degré qui va en s'amenuisant inexorablement et dans lequel, il est impossible de revenir en arrière. Saint AUGUSTIN définit ce vécu au premier degré

comme composé d'un passé qui n'est plus, d'un présent qui n'est pas et d'un futur qui n'est pas encore, et atteste que le présent de l'esprit est toujours assisté par la mémoire du passé et l'attente du futur :

Mais comment diminue le futur ? Comment en est-ce de lui ? Il n'est pas encore. Comment d'autre part, croît la passé ? Il n'est déjà plus. La seule explication c'est que dans l'âme même qui opère ainsi, il y a trois actes, attente, vue, souvenir, le passage se fait par la vue de l'attente au souvenir. Que le futur ne soit pas encore, qui le nie ? Dans l'âme il y a toutefois attente du futur. Que le passé ne soit déjà plus, qui le nie ? Dans l'âme toutefois il y a souvenir du passé. Que le moment présent, passage réduit à un point, n'ait aucune étendue, qui le nie ? (SAINT-AUGUSTIN, 1982, p. 386)

Il est de la sorte indiscutable que le présent de l'esprit n'appartient pas à la même mesurabilité du temps, celle de la temporalité ouverte, parce qu'il est une évocation d'un passé qui n'est plus comme commencement absolu et d'un futur qui n'est pas encore comme fin absolue. Appelons ce temps qui connaît des bornes absolues temporalité close. La mensuration de la temporalité close se trouve chez ARISTOTE pour être reprise par la narrativité actuellement :

La limite fixée à l'étendue en considération des concours dramatiques et de la faculté de perception des spectateurs ne relève pas de l'art ; car s'il fallait présenter cent tragédies, on mesurerait le temps à la clepsydre, comme on l'a fait dit-on quelque fois. Par contre la limite conforme à la nature même de la chose est celle-ci : plus la fable a d'étendue, pourvu qu'on en puisse saisir l'ensemble, plus elle a la beauté que donne l'ampleur, et, pour établir une règle générale, disons que l'étendue qui permet à une suite d'événements, qui se succèdent suivant la vraisemblance ou la nécessité, de faire passer le héros de l'infortune au bonheur ou du bonheur à l'infortune, constitue une limite suffisante. » (1451a) (ARISTOTE, 1985, p. 41)

Autrement dit, si la temporalité ouverte avance inexorablement en convertissant le futur en passé, l'homme s'est doté de temporalité close comme récit et partant, comme vécu au second degré, pour nous permettre de nous consoler de cette entropie désespérante du vécu au premier degré. C'est ainsi que lorsque nous disons, avec WITTGENSTEIN, que l'existence et l'inexistence d'un état de faits constituent la réalité ; nous voulons dire tout simplement qu'il y a interpénétration du vécu au premier degré et du vécu au second degré.

Le vécu au premier degré subit le poids néfaste du réel, dès lors nous y intégrons du vécu au second degré comme manifestation du possible en tant qu'expression du désir. Il s'ensuit que notre discours parcourt la distance qui sépare et noue en même temps le manque de la catégorie du réel et la complétude qui s'affiche dans la catégorie du possible.

Pour l'illustrer, nous allons nous servir de l'interjection du vocable « bonjour » dans une salutation. Pour une solution morphosyntaxique, il suffit de composer le mode indicatif et le mode subjonctif pour avoir *je souhaite que vous ayez un bon jour*. Mais le risque de telle solution est de nous faire croire que, selon la logique narrative, telle que la mensuration du temps chez ARISTOTE le montre, l'homme ainsi salué a un mauvais jour. Notre solution en étalant la catégorie du réel au même niveau que la catégorie du possible a pour dessein de nous montrer que le récit est constitué par le parcours qui noue et sépare en même temps le

jour réel toujours caractérisé par un manque et un jour possible qui s'affiche comme une complétude.

On peut facilement appliquer cette trame narrative pour déterminer la valeur illocutoire de l'insulte en dépit du fait que le verbe « insulter » est défectueux en tant que préfixe performatif. En insultant quelqu'un, l'insulteur combine la distance qui sépare la réalité de dignité de l'insulté avec un possible d'existence que signifie l'insulte sous la forme d'un ainsi mais pas encore. C'est dans la mesure où l'insulte n'est qu'un possible d'existence que l'insulté peut en rester stoïque. Il en est de même pour la flatterie.

On peut considérer que la question de la préservation de la face est centrale dans le rapport interlocutif tout autant que la question du désir. La combinaison de ces deux paramètres conduit à une énonciation qui joue sur l'implicite. Ce n'est pas pertinent d'affronter sans détour l'égo de son interlocuteur. C'est ainsi que la flatterie prend souvent la voie de la métonymie. Dire à une femme que sa robe est jolie relève d'un trope illocutoire car l'affirmation n'est que le support d'un acte de langage qui s'inscrit dans la question du désir du locuteur sur la base d'obtenir la faveur de la femme.

En conclusion, nous pouvons dire que les actes de langage sont un processus de renvois comme le suggère la théorie des interprétants dans la sémiotique triadique. Un processus de renvois de signe à signes qui se déroule dans la catégorie du possible dont le propre est d'afficher sa différence éternelle avec la catégorie du réel. C'est de cette manière que le possible s'accommode de n'être pas du tout réalisé, et c'est cela qui justifie qu'une fois le monde versé dans du récit, la catégorie du réel s'évanouit comme une question inutile.

Toliara, le 22 août 2016

Travaux cités

- ANSCOMBRE, J.-C. (1980). "Voulez-vous dérivez avec moi? *Communications*, 32, *Les actes de Discours*, pp. 61- 124.
- ARISTOTE. (1985). *Poétique*. Paris: Les Belles Lettres.
- AUGUSTIN, S. (1982). *confessions*. Paris: Seuil.
- BALZAC, H. (2005). *Sarrasine*. Paris: Editions du Boucher.
- CASSIRER, E. (1969). "Le langage et la construction du monde des objets". Dans J.-C. PARIENTE, *Essais sur le langage* (pp. 37-68). Paris: Les Editions du Minuit.
- DANESI, M., & PERRON, P. (2008). *Sémiotique et Sciences cognitives*.
- DUCROT, O. (1980). Analyses pragmatiques. Dans O. DUCROT, J.-C. ANSCOMBRE, B. CORNULIER, NEF, Frédéric, F. RECANATI, . . . J. VERSCHUEREN, *Les Actes du discours* (pp. 11-60). Paris: Larousse.
- GREIMAS, A. J. (1970). *Du sens, Essais de sémiotique,1*. Paris: Seuil.
- HJELMSLEV, L. (1968-1971). *Prolégomènes à une théorie du langage*. Paris: éditions de Minuit.

- LAFONT, R. (1978). *Le travail et la langue*. Paris: Flammarion.
- LAFONT, R. (1978). *Le travail et la langue*. Paris: Flammarion.
- PEIRCE, C. S. (1978). *Ecrits sur le signe*. (D. Gérard, Trad.) Paris: Seuil.
- PETITOT, J. (1981). *Sur la décidabilité de la vérité*. Paris: Institut National de la Langue Française.
- RAKOTOMALALA, J. R. ([2004] 2015, Décembre 8). *Trace narrative de l'illocution et fuite du réel extralinguistique: cas du français et du Malgache*. Récupéré sur HAL: <http://hal-auf.archives-ouvertes.fr/tel-012388655>
- RECANATI, F. (1979). *La transparence et énonciation. Pour introduire à la pragmatique*. Paris: Seuil.
- RETHORE, J. (1980). La sémiotique triadique de C.S. Peirce. Dans C. BRUZY, W. BUERZLAF, R. MARTY, & J. RHETHORE, *La sémiotique phanéroscopique de Charles S. Peirce* (pp. 32-36). Paris: Larousse.
- SAINT-AUGUSTIN. (1982). *Confessions*. Paris: Seuil.
- SAUSSURE, F. d. (1982). *Cours de linguistique générale*. Paris: Payot.
- SAVAN, D. (1980). "La sémiotique de Charles Sanders Peirce". Dans F. PERALDI, *Au-delà de la sémiolinguistique, La sémiotique de C.S. Peirce* (Peraldi, Trad., Vol. 58, pp. 9-27). Paris: Larousse.
- WITGENSTEIN, L. J. (1961). *Tractatus philosophicus*. Paris: Gallimard.